

Depuis le VII<sup>e</sup> siècle, l'Eglise célèbre en ce jour le retour triomphal de la Croix à Jérusalem, où la rapporta l'empereur de Byzance Héraclius, victorieux des Perses. Selon la tradition, une force mystérieuse paralysant ce prince comme il montait au calvaire, il ne put reprendre sa marche qu'une fois déposés ses habits magnifiques, malséants à la pauvreté du Christ. C'est ainsi, écrit Pascal, que « les rois mêmes se soumettent à la croix ». La croix triomphe donc, mais Pascal la veut dépouiller des marques du triomphe, qui flattent l'imagination sans ébranler le cœur qu'il faut convertir. Dans la 5<sup>e</sup> Provinciale, il laisse éclater sa colère contre les jésuites qui « quand ils se trouvent en des pays où un Dieu crucifié passe pour folie, suppriment le scandale de la croix, et ne prêchent que Jésus-Christ glorieux, et non pas Jésus-Christ souffrant ».

La vue des grandeurs du christianisme est impuissante à convertir : « Cette religion [...] après avoir étalé tous ses miracles et toute sa sagesse elle réprouve tout cela et dit qu'elle n'a ni sagesse, ni signe, mais la croix et la folie. » Car si la concupiscence, l'attrait pour les choses sensibles, est un obstacle pour goûter la révélation, le grand verrou de l'âme est l'orgueil humain, qui se brise à la prédication des souffrances de Jésus-Christ comme proportionnées à ses péchés.

Mais la prédication de « la folie de la croix » et d'un « Dieu humilié », si elle est propre à faire rentrer l'homme en soi-même, n'est que la condition pour croire, et ne donne pas elle-même la foi : il faut en outre « la vertu de la folie de la croix », « cause efficace » de la foi. Car les souffrances de la croix sont non seulement une leçon pour les humains, mais aussi un « sacrifice » offert à Dieu, que Dieu agréa par l'envoi d'inspirations, seules salutaires : « La religion chrétienne qui seule a la raison n'admet point pour ses vrais enfants ceux qui croient sans inspirations, [...] *ne evacuetur crux Christi* » - *sauf à rendre vaine la croix du Christ*, 1 Co 1, 17.

Le sacrifice de la croix, qu'exigeait la corruption du cœur humain, est donc principe véritable de la grâce intérieure qui seule fait recevoir les grandes preuves extérieures de la vraie religion. La foi, dès lors, progresse dans une intériorité dépouillée de tout signe visible, pour n'être vue que de Dieu seul. Ainsi, la croix de Jésus est pour introduire à son tombeau : « Jésus-Christ était mort mais vu sur la croix. Il est mort et caché dans le sépulcre. Jésus-Christ n'a été enseveli que par des saints. Jésus-Christ n'a fait aucun miracle au sépulcre. Il n'y a que des saints qui y entrent. C'est là où Jésus-Christ prend une nouvelle vie, non sur la croix. »